MASTER NEGATIVE NO. 93-81640-9

MICROFILMED 1993

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States - Title 17, United States Code - concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or other reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use," that user may be liable for copyright infringement.

This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

GOETHE

TITLE:

LE TASSE. DRAME
DE GOETHE

PLACE:

NEU-STRELITZ

DATE:

1867

Master Negative #

93-81640-9

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

GQ85
V71

Torquato Tasso 1867.

Goethe.

Le Tasse, drame; acte I.; traduction littérale en vers conformes au mètre de l'original par [Césaire] Villatte.

Neu-Strelitz, 1867. Sq. Q. 16 p.

Neu-Strelitz (Ger.) - Gymnasium-Carolinum. Einladungsschrift.

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

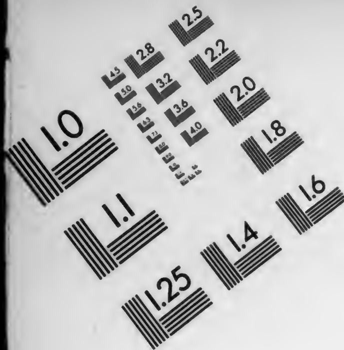
FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 13½x

IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 8/6/93 INITIALS FC

FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT



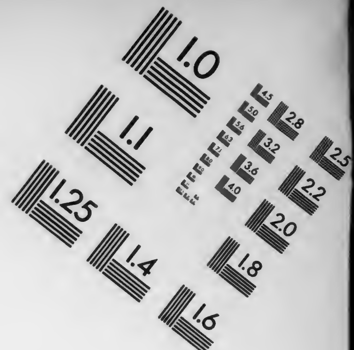


AIIM

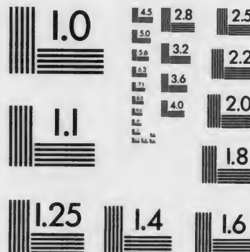
Association for Information and Image Management

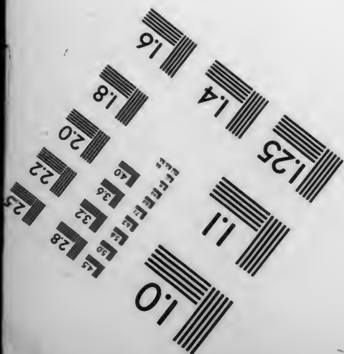
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

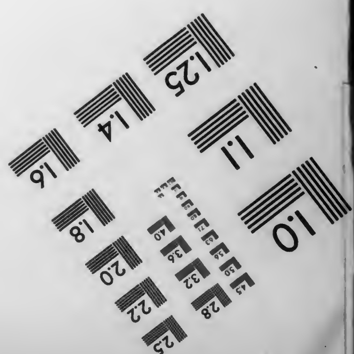
301/587-8202











MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

GQ85 V71

Columbia College
in the City of New York.
Library.



Special Fund
1895
Given anonymously.

COLUMBIA COLLEGE LIBRARY

Zu der

öffentlichen Prüfung,

welche

am 11. und 12. April 1867

in dem Gymnasium Carolinum

und

in der Elementar-Schule

veranstaltet werden wird,

ladet ehrerbietigst und ergebenst ein

Dr. F. W. Schmidt
Schulrath.

Inhalt:

Neu-Strelitz.
Schnellpressendruck der Hofbuchdruckerei und Lith. Anstalt von H. Hellwig.
1867.

COLUMBIA COLLEGE

Zu der

öffentlichen Prüfung,

welche

am 11. und 12. April 1867

in dem Gymnasium Carolinum

und

in der Elementar-Schule

veranstaltet werden wird,

ladet ehrerbietigst und ergebenst ein

Dr. F. W. Schmidt,
Schulrath.

Inhalt:

1. Le Tasse. Drame de Goethe. Acte I. Traduction littérale en vers conformes au mètre de l'original. Par Villatte.
2. Schulnachrichten, von dem Schulrath Dr. Schmidt.

Neu-Strelitz.
Schnellpressendruck der Hofbuchdruckerei und Lith. Anstalt von H. Hellwig.
1867.

Le Tasse.

Drame de Goethe. Acte I.

Traduction littérale en vers conformes au mètre de l'original.

Avant-propos.

Pour prévenir toute espèce de malentendu je commencerai par dire que la traduction que j'ai l'honneur de présenter au public n'est point écrite en vers français, pas même en vers blancs, et que pour tout Français de nation ces soi-disant vers ne sont que de la prose. Le but que je me suis proposé, c'est de rendre le plus littéralement possible le fond de l'original et d'en reproduire à la fois la forme, c. à d. le mètre ïambique. Quelques mots d'explication étant nécessaires pour démontrer ce qui constitue la possibilité de former des vers ïambiques en français, je vais reproduire ici un article que j'ai publié il y a deux ans, dans le Journal littéraire de L. Herrig: Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, en guise d'avant-propos, à la tête de quelques fragments d'une traduction de Marie Stuart.

D'abord la langue française n'est pas entièrement dépourvue de quantité. Il y a des syllabes évidemment longues, comme il y en a d'autres, surtout l'e muet, qui sont tout aussi évidemment brèves. Mais effacée comme elle l'est en français, la quantité seule ne suffirait pas, comme dans les langues anciennes, pour former des rhythmes réguliers, tels qu'on les trouve dans la poésie des Grecs et des Romains. La langue allemande les imite avec facilité, en combinant avec la quantité assez prononcée de ses mots l'accent tonique et quelquefois l'accent oratoire. Ces mêmes ressources se retrouvent en français. Tous les mots de désinence masculine ont l'accent tonique sur la dernière syllabe (enfant, projet), ceux de désinence féminine sur la penultième (avare, retrouve); par conséquent tous les mots dissyllabes à désinence masculine formeront un ïambe, deux de trois syllabes à désinence féminine un ïambe et la moitié d'un autre. Cependant comme chaque mot n'a qu'un seul accent tonique, il pourrait y avoir des difficultés à

214579

préciser la valeur rhythmique des mots contenant un plus grand nombre de syllabes; mais alors la quantité naturelle ou celle de position pourra servir à remplacer l'accent (l'entraînement, le montagnard, la servitude). D'ailleurs on s'apercevra bientôt en scandant quelques vers de cet ouvrage, qu'une fois l'impulsion du rhythme ïambique donnée, la nature douteuse de telle syllabe n'entrave pas trop la régularité du rhythme.

Pourvu donc que l'on ne se montre pas trop sévère sur quelques licences de quantité, que l'on ne se formalise pas trop de rencontrer par-ci par-là quelques trochées mêlés aux ïambes, licence dont les poëtes allemands d'ailleurs ne se font pas faute, il sera possible d'imiter le mètre des drames allemands, et par conséquent de reproduire à la fois le fond et la forme des chefs-d'oeuvre de cette langue. Profitant de toutes les libertés qu'offre le mètre ïambique, et dégagé sourtout des entraves sans nombre de la versification française: la rime, la césure, la défense de l'hiatus et de l'enjambement, l'impossibilité de placer dans la contexture du vers des mots se terminant par une voyelle suivie d'un e muet à moins qu'il n'y ait élision, la nécessité absolue de rejeter ces mêmes syllabes à la fin du vers, quand l'élision est impossible (prairies, revêtues), dégagé, dis-je, de toutes ces entraves, le traducteur consciencieux se verra à même de rendre avec une fidélité presque littérale la pensée de l'original; il n'aura plus à vaincre que les difficultés que présente la langue française elle-même, toujours un peu rebelle au traducteur, même en prose, à cause de la régularité de la construction, du petit nombre d'inversions permises, de l'impossibilité de former des mots composés par la réunion de deux ou de plusieurs radicaux, enfin de son manque de souplesse.

Après ces données générales, il suffira d'indiquer le but que je me suis proposé et la manière dont je me suis acquitté de ma tâche.

La première loi que je me suis imposée, c'est de rendre toute la pensée et rien que la pensée de mon auteur; j'ai voulu offrir au lecteur une traduction telle qu'on l'entend en Allemagne, une reproduction de l'original aussi exacte et aussi littérale que le permet la différence du génie des deux langues, et non pas une de ces pâles imitations telles que la littérature française en a tant produites et qui ne rappellent l'original que de loin en loin. Je crois m'être acquitté scrupuleusement de ma tâche. J'avouerai cependant qu'il ne m'a pas toujours été possible de restreindre les paroles de l'original dans un même nombre de vers, et que, placé dans l'alternative ou de tronquer l'original ou d'employer des constructions étranges et barbares, j'ai préféré me tirer d'embarras, en augmentant par-ci par-là le nombre des vers.

Je me suis dégagé de toutes les entraves de la versification ci-dessus mentionnées. Point de rime; je me permets l'hiatus, sans en abuser toutefois. Je fais entrer dans la contexture du vers les mots prairies, nuées et autres de cette nature. Ce que j'ai

conservé de la versification française, c'est l'élision de l'e muet devant une voyelle et la valeur syllabique, assignée à chaque mot par l'usage de la poésie française. Ainsi je conserve la diérèse (consolati-on), je conserve les liaisons consacrées dans le style soutenu (tu tombes à mes pieds, et non pas tomb'à).

C'est d'après cet aperçu que je prie de vouloir juger le spécimen suivant d'un ouvrage qui, malgré la liberté apparente de ses allures, est encore hérissé de difficultés.

Le Tasse.

Personnages.

Alphonse II, duc de Ferrare. — Léonore d'Est, sa sœur. — Léonore Sanvitale, comtesse de Scandiano. — Le Tasse. — Antonio Montecatino, secrétaire d'Etat.

La scène est à Belriguardo, maison de plaisance.

ACTE PREMIER.

Scène I.

Le théâtre représente un parterre orné des bustes des poëtes épiques. Sur le devant de la scène, à droite Virgile, à gauche l'Arioste.

La Princesse. Léonore.

La princesse.

Tu me regardes, Léonore, et tu
Souris; et puis te regardant toi-même,
Tu ris encor. Qu'as-tu? Que je le sache!
Tu rêves, mais tu sembles satisfaite.

Léonore.

Oui, je nous vois, princesse, avec plaisir
Parées ici de ces atours champêtres.
Nous paraissons de fortunées bergères,
Comme elles, nous nous occupons aussi
A faire des guirlandes. Vois, la mienne,
Garnie de fleurs, s'épaissit sous mes doigts.
Ton coeur plus grand, ton âme plus altière
Te fit choisir le svelte et doux laurier.

La princesse.

Ces verts rameaux entrelacés sans but,
Ils ont trouvé un digne objet déjà,
J'en vais orner la tête de Virgile
En signe de reconnaissance.

(Elle couronne le buste de Virgile.)

Léonore.

Et moi,
De ma couronne riche et gaie, je vais
Parer le front de maître Ludovic —

(Elle couronne le buste de l'Arioste.)

Lui dont les fictions remplies de charmes
Ne périront jamais, qu'il ait aussi
Sa part des dons de ce printemps nouveau.

La princesse.

Mon frère est bien aimable; il nous conduit
De si bonne heure au sein de ces campagnes.
Nous nous appartenons ici, durant
Des heures nous pouvons nous transporter
Dans l'âge d'or chanté par les poëtes.
Que j'aime Beauregard! C'est là que j'ai
Passé tant de beaux jours de mon enfance,

Et ce soleil, ce gazon renaissant
Ramènent dans mon cœur ces souvenirs.

Léonore.

Un monde tout nouveau nous environne,
L'ombrage de ces arbres toujours verts
Est attrayant déjà. Le doux murmure
Des eaux revient nous récréer déjà.
Le souffle matinal balance et berce
Les frais rameaux; de leurs yeux enfantins
Les fleurs nous lancent des regards amis.
Sans hésiter le jardinier dépouille
Des vêtements d'hiver les orangers,
Le ciel d'azur dort au-dessus de nous,
A l'horizon les neiges des montagnes
Se décomposent en vapeur légère.

La princesse.

Que le printemps serait le bienvenu,
S'il ne me ravissait pas mon amie!

Léonore.

Dans cet instant si doux ne me rappelle pas,
Princesse, que je dois sitôt partir.

La princesse.

La grande ville au double va te rendre
Ce que chez moi tu pourrais regretter.

Léonore.

L'amour m'appelle ainsi que le devoir
Près d'un époux qui s'est depuis longtemps
Privé de moi. Je lui ramène un fils
Que cette année a vu rapidement
Grandir et se former, et je partage
Son paternel bonheur. Florence est grande
Et magnifique; mais tous ses trésors
Ne valent pas les joyaux de Ferrare.
Le peuple a fait la ville de Florence,
Ferrare est grande par ses princes seuls.

La princesse.

C'est par les hommes excellents plutôt
Que le hasard vint rassembler ici,
Et qui pour leur bonheur se réunirent.

Léonore.

Le hasard aisément disperse aussi
Ce qu'il assemble. Une âme noble attire,
Et, comme vous, près d'elle sait fixer
Les nobles cœurs. Vous vous environnez,
Ton frère et toi, d'esprits qui vous ressemblent,
Vous êtes dignes de vos grands ancêtres.
Ici s'est allumé le beau fanal
De la science, de la pensée libre,
Quand de la barbarie le voile épais
Couvrait encor les régions voisines.
Les noms d'Hercule et d'Hippolyte d'Est
Dans mon enfance résonnaient déjà
A mon oreille, et fort souvent mon père
Dans ses éloges chaudement joignait
Ferrare aux noms de Rome et de Florence.
Souvent et ardemment j'ai aspiré
A voir vos murs, ils m'ont enfin reçue.
Pétrarque ici fut accueilli, fêté,
Et l'Arioste y trouva ses modèles.
Il n'est en Italie aucun grand nom
Que ce séjour n'ait appelé son hôte.
Et c'est tout avantage d'accueillir
Un homme de génie, il rend au double
Les dons offerts par l'hospitalité.
L'endroit que foule un homme généreux
Est consacré; ses faits et ses paroles
Après un siècle encor se font entendre
Au petit-fils.

La princesse.

Oui, quand le petit-fils
Sent aussi vivement que toi; bonheur
Que je t'envie souvent, ma Léonore.

Léonore.

Et que tu goûtes, toi, plus pur que d'autres,
Quoique en silence. Moi, mon cœur trop plein
Me pousse à exprimer ce qui le frappe.

Tu le sens mieux, le sens profondément,
Et — tu te tais. Tu n'es pas éblouie
Par le prestige du moment; les jeux
D'esprit ne te séduisent pas; en vain
La flatterie caresse ton oreille.
Ton goût toujours conservé sa justesse,
Ton sens sa fermeté, ton jugement
Sa rectitude; un intérêt puissant
Vers tout ce qui est grand toujours te porte,
Et mieux que tu ne te connais toi-même,
Tu reconnais ce qui est grand et noble.

La princesse.

Ces flatteries outrées, tu ne devrais
Pas leur prêter ainsi le vêtement
D'une amitié intime.

Léonore.

L'amitié
Est juste et seule à même d'estimer
Ce que tu vaux. J'accorde aux circonstances,
Au sort leur part dans ton instruction.
Qu'importe, si tu l'as. Aussi le monde
T'honore avec ta sœur bien au dessus
Des autres nobles femmes de votre âge.

La princesse.

J'en suis fort peu touchée, quand je me dis
Combien pourtant nous sommes peu de chose,
Et que ce peu, nous le devons à d'autres.
Ma connaissance des anciennes langues
Et de ce que l'antiquité nous a
Laissé de mieux, je la dois à ma mère.
Aucune cependant de ses deux filles
Ne l'égala jamais en jugement,
Ni en savoir; et si, à la rigueur,
On veut lui comparer ou l'une ou l'autre,
C'est à Lucrèce qu'en revient le droit.
Aussi sois sûre que je ne regarde
Ni comme titre ni propriété
Ce que m'ont dispensé ou la nature
Ou la fortune. Quand j'entends parler
Des hommes sages, je me réjouis
D'être en état de saisir leurs idées.
Qu'on juge un citoyen des temps anciens
Et le mérite de ses actions,
Ou bien que l'on discute une science
Qui, par l'expérience accrue, profite
A l'homme en l'élevant, sur quelque objet
Que roulent les discours de ces seigneurs,
Je suis avec plaisir leur entretien,
Car sans difficultés je peux le suivre.
J'aime à prêter l'oreille à ces combats
Où d'éloquentes lèvres avec grâce
Se jouent autour des forces qui remuent
Si doucement ou si terriblement
Le cœur humain; j'aime à les écouter,
Quand le désir de gloire ou de conquêtes,
La passion des rois, prête au penseur
Un vaste objet de méditations,
Et quand l'esprit subtil qu'habilement
Nous développe un homme plein de sens,
Instruit notre âme au lieu de la tromper.

Léonore.

Et puis, après ces graves entretiens,
L'oreille et l'âme vont se délasser
Aux douces harmonies de nos poëtes,
Dont les accords suaves font germer
Au cœur les sentiments les plus intimes
Et les plus doux. Ton esprit élevé
Embrasse un vaste empire. Mon séjour
Le plus chéri, ce sont les beaux lauriers
Des bois de l'île de la poésie.

La princesse.

Dans ce charmant pays, on me l'assure,
Le myrte est plus fréquent que d'autres arbres.
Et quoiqu'on y découvre bien des muses,
On y recherche moins ou sa compagne
Ou son amie, qu'on n'aime à rencontrer
Sous l'ombre le poëte, qui paraît
Nous éviter, nous fuir, paraît poursuivre
Un vague objet qui nous est inconnu

Et qu'il pourrait bien ignorer lui-même?
Serait-il pas bien doux que le poëte
Nous rencontrât dans un moment propice,
Et qu'il nous reconnût, épris soudain,
Pour ce trésor qu'il a cherché longtemps
Et vainement dans l'univers entier?

Léonore.

Il faut bien me prêter à ta gaîté,
Le trait m'atteint, mais peu profondément.
J'honore le mérite de chaque homme,
Et je ne suis que juste envers le Tasse.
Son œil s'arrête à peine sur la terre,
Et son oreille écoute l'harmonie
De la nature; tout ce que l'histoire
Fournit, et tout ce que la vie présente,
Son sein l'accueille avec empressement;
Les choses dispersées au loin, son âme
Les réunit, son sentiment anime
L'objet qui nous semblait privé de sens.
Il ennoblit ce qui paraît vulgaire
Et voit comme un néant ce qu'on admire.
C'est dans ce monde à lui, monde enchanté,
Que va rêvant cet homme merveilleux,
Et qu'entraînant nos pas, il nous oblige
A lui vouer un intérêt profond.
Il semble s'approcher de nous parfois,
Et reste hors de notre atteinte, il semble
Nous regarder et voit surgir peut-être
A notre place des esprits étranges.

La princesse.

Peinture délicate du poëte,
Qui plane dans l'empire des doux songes.
Je crois pourtant que la réalité
L'attire aussi par de puissants liens.
Ces vers charmants que nous trouvons fixés
Par-ci par-là aux arbres de ce parc,
Et qui, pareils aux pommes d'or, nous créent
Un autre frais jardin des Hespérides,
N'y reconnais-tu pas d'aimables fruits
D'un très-réel et véritable amour?

Léonore.

Ces feuilles ont du charme aussi pour moi.
Dans tous ses vers c'est une image unique
Que chante son génie si varié.
Tantôt il porte aux astres son idole
Resplendissant de gloire et de lumière,
Et comme un ange dans le sein des nues
Il se prosterne aux pieds de cette image;
Puis à travers les champs silencieux
Il suit avec mystère tous ses pas,
Et joint à sa couronne chaque fleur.
Quand sa déesse se retire enfin,
Il sanctifie la voie qu'a effleurée
Son pied mignon. Caché dans les bocages,
Pareil au rossignol, il remplit l'air,
Les bois des douces harmonies plaintives
D'un cœur malade et languissant d'amour.
Ses doux gémissements, l'accent ravi
De sa mélancolie répand le charme
Sur toute oreille, entraîne tous les cœurs.

La princesse.

Et quand il nomme cet objet chéri,
Il le revêt du nom de Léonore.

Léonore.

Ce nom nous est commun. S'il en avait
Choisi quelque autre, j'en serais fâchée.
Et j'aime que sous l'équivoque il puisse
Cacher le sentiment qu'il a pour toi.
Je suis contente qu'à ce nom chéri
Il se rappelle aussi mon souvenir.
Il ne s'agit pas d'un amour ici
Qui veuille subjuguer l'objet aimé,
Le posséder lui seul, en envier
Jalousement l'aspect à tous les autres.
Quand, s'adonnant aux douces rêveries,
Il examine ton mérite rare,
Il se peut bien qu'un être plus futile
Lui plaise aussi. Ce n'est pas nous qu'il aime, —
Pardon, si je le dis — de tous ses mondes

Il porte ce qu'il aime sous un nom,
Et c'est le nôtre. Tout ce qu'il éprouve,
Il nous le communique, nous semblons
L'aimer lui-même, et nous n'aimons en lui
Que ce qu'on peut aimer de plus sublime.

La princesse.

Tu as bien médité sur ce sujet,
Eléonore. Tu me dis des choses
Qui ne me touchent guère que l'oreille,
Et qui à peine arrivent à mon âme.

Léonore.

Disciple de Platon, toi, tu pourrais
Ne pas comprendre ce que se hasarde
A débiter ici ton apprentie?
Il faut alors que mon erreur soit grande;
Je ne m'abuse pas si fort pourtant,
Je le sais bien. Dans cette aimable école,
L'amour ne montre pas, comme autre part,
Les apparences d'un enfant gâté;
Non, c'est l'adolescent qui épousa
Psyché, qui siége et qui a droit de vote
Dans le conseil des dieux. Il ne s'élance
Pas témérairement d'un cœur à l'autre,
Et dès l'abord il ne s'attache pas
Par une douce erreur à la beauté
Pour expier par le dégoût, l'ennui
L'ivresse d'un moment.

La princesse.

Voici mon frère.
Qu'il ne se doute pas où cette fois
Encor nous a portées notre entretien.
Il nous ferait subir ses railleries
Qu'a provoquées déjà notre costume.

Scène II.

Les précédents, Alphonse.

Alphonse.

Je cherche, et je ne trouve pas le Tasse;
Je ne le vois pas même auprès de vous.
Pourriez-vous me donner de ses nouvelles?

La princesse.

Je l'ai peu vu hier, point aujourd'hui.

Alphonse.

C'est son ancien défaut de préférer
A la société la solitude.
Si je puis pardonner qu'il se dérobe
Au fol essaim du monde, et qu'il préfère
Parler à son esprit en liberté,
Je trouve peu louable qu'il évite
Le cercle aussi formé par ses amis.

Léonore.

Tu changeras, je crois en être sûre,
Bientôt ce blâme en un joyeux éloge.
Je l'ai vu aujourd'hui de loin, tenant
Un livre et ses tablettes; il marchait,
Puis écrivait, puis il marchait encore.
Un mot qu'hier il m'a dit en passant
Semble annoncer la fin de son ouvrage.
Il en corrige quelques traits peut-être
Pour présenter un noble et digne hommage
A tes bontés qui lui accordent tant.

Alphonse.

En quelque temps et lieu qu'il [illegible]apporte,
Qu'il soit le bienvenu; et pour [illegible]emps
Je le dispense de tout autre soin.
Plus je prends part à ses travaux et plus,
A différents égards, ce grand ouvrage
Me réjouit et doit me réjouir,
Plus mon impatience aussi s'accroît!
Il ne peut achever, ne peut finir.
Changeant toujours, avançant lentement,
Puis s'arrêtant, il trompe l'espérance!
On voit avec chagrin se reculer
La jouissance qu'on croyait prochaine.

La princesse.

Moi, j'aime cette modestie, ces soins

Qui le conduisent pas à pas au but.
Ce n'est que grâce à la faveur des muses
Qu'en un seul tout se fondent tant de rimes.
Le seul désir que son génie poursuive,
C'est que ce grand poëme s'arrondisse
Et produise un ensemble. Il ne veut point
Des contes entassés sur d'autres contes,
Qui, attrayants d'abord, s'évanouissent
Comme un vain son, semblables à des mots
Sans liaison et produisant l'erreur.
Oh, laisse-le, mon frère! car le temps
N'est pas d'un bon ouvrage la mesure,
Et si l'on veut que la postérité
Jouisse aussi de l'œuvre de l'artiste,
Il faut que les contemporains s'oublient.

Alphonse.

Eh bien, ma sœur, agissons de concert,
Comme à notre avantage à tous les deux
Souvent nous l'avons fait. Modère-moi,
Quand je serai par trop impatient,
Et à mon tour, j'exciterai ton zèle,
Quand tu te montreras trop réservée.
Peut-être tout d'un coup le verrons-nous
Au but alors auquel depuis longtemps
Nous désirons le voir. Que sa patrie,
Que l'univers, s'étonneront alors
De voir quelle œuvre ici s'est accomplie.
Je prends ma part de cette gloire, et lui,
Il entre dans la vie. Un cercle étroit
Ne peut former une âme généreuse.
Il faut que la patrie, le monde agissent
Sur lui et qu'il apprenne à supporter
Le blâme et la louange. Il est contraint
De bien apprécier les autres et
Lui-même. Plus d'illusions flatteuses
Dont le berçait ici la solitude.
Car l'ennemi ne veut pas ménager,
L'ami ne le doit pas. C'est en luttant
Que le jeune homme exerce alors ses forces,
Qu'il sent son prix, qu'il se sent homme enfin.

Léonore.

C'est donc à toi, seigneur, qu'il devra tout,
A toi qui as tant fait déjà pour lui.
C'est à l'écart que le talent se forme,
Le caractère au tourbillon du monde.
Oh, puisse-t-il former son cœur, son art
Sur tes leçons! Qu'il cesse d'éviter
Le monde, et qu'il ne change pas en haine
Et en effroi sa sombre défiance!

Alphonse.

Celui-là seul peut craindre les humains,
Qui ne les connaît point. Qui les évite
Les aura méconnus bientôt. Voilà
La situation du Tasse, et c'est
Ainsi qu'un esprit libre peu à peu
Perd sa justesse et son indépendance.
Le Tasse, par exemple, s'inquiète
De ma faveur bien plus qu'il ne devrait.
Il se défie de nombre de personnes
Qui, j'en suis sûr, ne lui en veulent point.
Si, par surcroît de mal, il lui arrive
Que quelque lettre vienne à s'égarer,
Que l'un de ses valets, de son service
Passe à celui d'un autre, ou qu'un papier
Se perde de ses mains; c'est à ses yeux
Un projet concerté, c'est trahison,
C'est une intrigue conspirant sa perte.

La princesse.

N'oublions pas que l'homme ne saurait
Se séparer, mon frère, de lui-même.
Si quelque ami faisant route avec nous
S'était blessé le pied, nous aimerions
Mieux ralentir la marche et lui prêter
Avec bonheur l'appui de notre bras.

Alphonse.

Il vaudrait mieux pouvoir guérir son mal,
Dès le premier abord tenter la cure

Qu'ordonnerait un médecin fidèle,
Et puis, avec l'ami guéri, reprendre
Les gais sentiers de la nouvelle vie.
Pourtant j'espère, mes amies, jamais
Ne mériter qu'on me reproche d'être
Un médecin trop rigoureux. Je fais
Ce que je peux pour inspirer au cœur
Du Tasse confiance et sûreté.
Souvent aux yeux du monde je lui donne
Des signes décisifs de ma faveur.
Vient-il se plaindre auprès de moi, je fais
Examiner l'objet de ses griefs,
Ainsi que je le fis dernièrement,
Lorsqu'il pensait que l'on avait forcé
Sa chambre, et si l'on ne découvre rien,
Je lui dis sans détour ce que j'en pense.
Et puisqu'il faut que l'on s'exerce à tout,
J'exerce ma patience sur le Tasse,
Qui le mérite, et, comme de raison,
Vous me seconderez, je le sais bien.
Je vous ai amenées à la campagne,
Et je repars ce soir. Pour un moment
Vous allez voir Antonio, qui vient
Me prendre ici à son retour de Rome.
Car nous allons avoir beaucoup d'affaires
A discuter, à terminer ensemble,
Des résolutions à prendre, nombre
De lettres à écrire, tout cela
Réclame ma présence dans Ferrare.

La princesse.

Nous permets-tu de t'y accompagner?

Alphonse.

Restez à Beauregard, ou toutes deux
Rendez-vous à Consandoli. Goûtez
En pleine indépendance ces beaux jours.

La princesse.

Quoi! tu ne peux rester auprès de nous?
Expédier ici tout aussi bien
Le gros de ces affaires qu'à la ville?

Léonore.

Dès le premier moment tu nous enlèves
Antonio, lorsqu'il a tant de choses
A raconter de Rome!

Alphonse.

Eh mais, enfants,
C'est qu'il le faut; mais dès que je pourrai,
Je le ramènerai ici; alors
Il vous fera ces beaux récits, et vous,
Vous m'aiderez à le récompenser
De ses nouveaux efforts à mon service.
Quand nous aurons causé tout à notre aise,
L'essaim de notre cour viendra répandre
Dans nos jardins la vie et la gaîté;
Car il est juste qu'à mon tour je puisse
Trouver, quand j'en rechercherai les traces,
Quelque beauté, sous ces ombrages frais.

Léonore.

Tu ne nous trouveras pas trop sévères.

Alphonse.

Et, en revanche, je suis indulgent,
Vous le savez.

La princesse (se tournant vers le fond de la scène.)

Je vois depuis longtemps
Le Tasse s'approcher de nous, il marche
Avec lenteur, s'arrête tout d'un coup
Et comme irrésolu, puis il s'avance
Vers nous plus vite et puis s'arrête encore.

Alphonse.

Lorsqu'il compose, n'interrompez pas
Ses rêveries. Qu'il erre en liberté.

Léonore.

Non, non, il nous a vus, il vient ici.

Scène III.

Les précédents. Le Tasse.

Le Tasse (tenant un livre relié en parchemin.)

Je viens d'un pas tardif te présenter
Une œuvre que j'hésite à te remettre.
Je sais trop bien qu'elle est fort imparfaite
Encor, quoiqu'elle ait l'air d'être achevée.
Mais si j'ai craint, seigneur, de te l'offrir
Dans cet état, une autre crainte vient
M'y obliger en ce moment, c'est d'être
Trop inquiet, c'est de paraître ingrat.
Et comme un homme à ses amis ne peut
Que dire: Me voici! pour qu'ils jouissent
De sa présence en hommes indulgents,
De même je ne puis que dire: Prends ce livre!
(Il lui remet le livre)

Alphonse.

Tu me surprends par ton offrande, et tu
Me fais de ce beau jour un jour de fête.
Enfin je le tiens donc, et je puis dire
Qu'il est en quelque sorte à moi. Souvent
J'ai désiré que tu te résolusses
A dire enfin: Tenez! C'en est assez!

Le Tasse.

Il est parfait, s'il peut vous satisfaire;
Car il vous appartient à tous les titres.
Considérant ma peine et mon travail
Ou bien les traits qu'avait tracés ma plume,
Je pouvais dire: Elle est à moi, cette œuvre.
Mais quand je considère ce qui donne
A ce poëme son plus grand mérite,
Sa dignité, je reconnais très-bien
Que je le tiens de vous. Si la nature
Me fit, dans sa largesse bienveillante,
Le don aimable de la poésie,
Les coups capricieux de la fortune
Me repoussaient, atrocement cruels.
Quand la beauté du monde s'étalait
Devant mes yeux dans toute sa splendeur,
Mon jeune cœur bientôt était froissé
Par la détresse injuste qui frappait
Les chers auteurs de ma naissance, et lorsque
J'ouvrais les lèvres pour chanter, hélas!
Il n'en sortait que des accords lugubres,
J'accompagnais de mes accents timides
L'angoisse maternelle et les douleurs
D'un père. C'est toi seul qui, me tirant
D'une existence étroite, me créas
La douce liberté; c'est toi, mon prince,
Qui déchargeas de tout souci ma tête;
C'est toi qui me rendis indépendant
Pour que mon âme pût se déployer
Aux chants audacieux, et quelque prix
Qu'on donne à mon ouvrage, c'est à vous
Que je le dois, car il vous appartient.

Alphonse.

Pour la seconde fois, tu te rends digne
De tout éloge. En t'honorant toi-même
Ta modestie nous rend aussi hommage.

Le Tasse.

Si je pouvais vous exprimer combien
J'éprouve vivement que mon offrande,
Je ne la tiens que de vous seuls. Jeune homme
Que nul exploit n'a signalé encore,
Les ai-je bien tirés de moi, ces chants?
Et la conduite habile de la guerre,
L'ai-je inventée? Et le grand art des armes
Que chaque preux avec vigueur nous montre
Au jour marqué, l'habileté du chef
Et la valeur des chevaliers, la ruse
En lutte avec la sage vigilance,
N'est-ce pas toi, prudent et vaillant prince,
Qui m'as tout inspiré, qui, te faisant
Pour ainsi dire mon génie, te plais
A révéler par un mortel ton être
Sublime, inaccessible aux autres hommes?

La princesse.

Allons! Jouis de l'œuvre qui nous charme.

Alphonse.

De tes succès auprès des belles âmes.

Léonore.

Tu vas goûter la gloire universelle.

Le Tasse.

Ah! ce moment suffit à mes désirs.
Je ne pensais qu'à vous, en composant;
Vous plaire était le comble de mes vœux,
Vous récréer était mon dernier but.
Quiconque ne voit pas dans ses amis
Le monde entier, mérite que son nom
Ne soit jamais connu du genre humain.
Ici est ma patrie, ici le cercle
Où j'aime à voir mon âme s'arrêter.
Ici j'écoute, ici je fais honneur
A chaque signe, ici j'entends parler
Le goût, l'expérience et le savoir.
J'ai devant moi le monde de nos jours
Et la postérité. La multitude
Ne fait qu'épouvanter, troubler l'artiste:
Celui qui vous ressemble, vous comprend,
Dont l'âme sympathise avec la vôtre,
Doit seul juger, doit seul récompenser.

Alphonse.

Or puisque nous représentons ici
Et le présent et l'avenir, il faut
Ne pas nous contenter de recevoir.
Le signe qui honore le poëte,
Que même le héros, qui a toujours
Besoin de lui, voit sans envie lui ceindre
Le front, je l'aperçois ici, ornant
Le front de ton aïeul. Que le hasard
Ou qu'un génie, après l'avoir tressé,
A ma portée le mette, ce n'est pas
En vain qu'à nos regards il se présente.
J'entends Virgile s'écrier: Pourquoi
Donc honorer les morts? N'avaient-ils pas,
Lorsqu'ils vivaient, leurs joies, leurs récompenses?
Et si vous persistez à nous fêter,
Donnez leur part aussi à ceux qui vivent.
Mon marbre est assez couronné. Le vert
Rameau, c'est à la vie qu'il appartient.
(Alphonse fait un signe à sa sœur; elle prend la couronne placée sur le buste de Virgile, et s'approche du Tasse, qui recule d'un pas.)

Léonore.

Tu t'en défends? Vois donc de quelle main
Te vient ce beau, cet immortel laurier!

Le Tasse.

Laissez-moi différer. D'ailleurs j'ignore
Comment après cette heure de délices
J'existerai.

Alphonse.

Ta vie se passera
A dignement jouir du noble bien
Dont la possession d'abord t'effraye.

La princesse (élevant la couronne)

Tu ne m'enviras pas la joie si rare
De dire sans paroles ma pensée.

Le Tasse.

C'est à genoux que je reçois, princesse,
De cette main chérie le beau fardeau
Sur ma débile tête.
(Il plie les genoux, la princesse pose la couronne sur sa tête).

Léonore (applaudissant.)

Vive l'homme
Qui vient de ceindre ses premiers lauriers!
Ah, qu'ils décorent bien ce front modeste!

Le Tasse (se relève.)

Alphonse.

Ce n'est qu'un précurseur de la couronne
Qui doit t'orner un jour au Capitole.

La princesse.

Des voix plus éclatantes vont à Rome
Te saluer; ici c'est à voix basse
Que l'amitié se plaît à t'honorer.

Le Tasse.

Oh, enlevez, de grâce, ces rameaux!
Otez-les-moi! Ils brûlent mes cheveux;
Comme un rayon d'un trop ardent soleil
Qui m'atteindrait, ils brûlent dans mon front
La force des pensées. La fièvre agite
Mon sang. Oh, grâce! grâce! c'en est trop!

Léonore.

Non, ce rameau protège bien plutôt
La tête de celui qui doit marcher
Dans les contrées brûlantes de la gloire,
Et rafraîchit son front.

Le Tasse.

Je suis indigne
De cet ombrage frais qui ne devrait
Prêter qu'à des héros sa douce brise.
Dieux, élevez à vous ce beau laurier,
Pour que, transfiguré dans les nuages,
Il plane à des hauteurs inaccessibles,
Et que ma vie soit un pèlerinage
Tourné sans cesse vers ce noble but!

Alphonse.

Celui qui dès ses jeunes ans acquiert
Les biens de cette vie apprend aussi,
Dès sa jeunesse, à estimer ces biens;
Quiconque en a joui dans son jeune âge
Ne veut plus consentir à se priver
De ce qu'il possédait, et qui possède
Doit être armé toujours pour le combat.

Le Tasse.

Oui, mais celui qui s'arme doit sentir
Dans ses entrailles une force qui
Jamais ne l'abandonne, et moi, hélas!
La mienne m'abandonne en ce moment!
A l'heure du bonheur, je suis privé
De cette force innée qui m'apprenait
A supporter les maux avec courage,
Et à braver les torts de la justice.
La joie et les ravissements ont-ils
Dissous jusqu'à la moelle de mes os?
Vois mes genoux fléchir, et de nouveau,
Princesse, à tes genoux je me prosterne.
Exauce-moi! Enlève la couronne!
Comme éveillé d'un rêve magnifique,
Puissé-je ressentir une autre vie
De calme et de bonheur!

La princesse.

Si tu supportes,
D'un cœur modeste et calme, le talent
Que t'ont donné les dieux, apprends aussi
A porter ces rameaux qui sont l'hommage
Le plus brillant que nous puissions te rendre.
Le front qui dignement en fut orné
Les sent toujours planer autour de lui.

Le Tasse.

Laissez-moi donc, dans ma confusion,
Me retirer d'ici, cacher le comble
De la félicité au fond des bois,
Où jusqu'ici j'avais caché mes peines.
Là, j'errerai loin du regard des hommes,
Là, nul témoin ne me rappellera
Le sort heureux dont je me sens indigne.
Si quelque claire source par hasard
Dans son miroir limpide me présente
Un homme merveilleusement orné
D'une couronne, au doux reflet du ciel
Se reposant pensif au sein des arbres
Et des rochers, je me figurerai
Voir l'Elysée dans ce tableau magique.
Je médite en silence et me demande:
Quel est ce mort illustre? ce jeune homme
D'un temps passé, paré de la couronne?
Qui me dira son nom et ses mérites?
J'attends et je me dis: Que je voudrais
Qu'un autre vînt et puis un autre encore
Se joindre à lui, causant en bons amis.
Que je voudrais les voir, tous assemblés
Autour de cette source, les poëtes

Et les héros des temps anciens! Puissé-je
Les voir ici, toujours inséparables,
Toujours associés, comme ils l'étaient
Durant leur vie. De même que l'aimant
Par sa puissance attache au fer le fer,
De même le héros et le poëte
Sont réunis par leur tendance égale.
Homère s'oublia; sa vie entière
Fut consacrée à contempler deux hommes,
Et Alexandre court dans l'Elysée
Chercher Homère et son héros, Achille.
Que j'aimerais y être en ce moment
Pour voir ces grandes âmes réunies!

Léonore.

Réveille-toi! Ne me fais pas sentir
Combien tu méconnais le temps présent.

Le Tasse.

C'est du présent que je suis exalté,
Et je ne suis absent qu'en apparence;
Je suis ravi.

La princesse.

Ce qui me charme en toi,
C'est qu'en parlant à des esprits, tu parles
Comme un mortel, et j'aime à t'écouter.

(Un page s'approche du prince et lui parle bas.)

Alphonse.

Antonio venu! Que c'est heureux!
Amène-le! Mais le voici déjà.

Scène IV.

Les précédents: Antonio.

Alphonse.

Ah, sois le bienvenu! Tu nous apportes
Et ta présence et un heureux message
Tout à la fois.

La princesse.

Salut, Antonio.

Antonio.

Je n'ose pas vous dire quel plaisir
A votre aspect vient ranimer mon cœur.
Car tout ce dont j'étais privé depuis
Longtemps, je le retrouve auprès de vous.
Vous paraissez contents de mon ouvrage;
Me voilà donc payé de tous mes soins,
De tant de jours de longue impatience,
Ou bien sacrifiés exprès. Nous sommes
Au but tant désiré; plus de discorde.

Léonore.

Bien qu'irritée, je te salue aussi;
C'est quand je vais partir que tu arrives.

Antonio.

C'est pour que mon bonheur reste incomplet
Que tu m'en ôtes une part si belle
Dès le premier abord.

Le Tasse.

Et moi aussi,
Salut! J'espère aussi me réjouir
De l'entretien d'un homme si habile.

Antonio.

Tu me verras sincère, si, du monde
Où tu habites, toi, tes yeux désirent
Jamais passer au mien.

Alphonse.

Quoique tes lettres
M'aient mis au fait de ton séjour à Rome,
J'ai bien des choses à te demander
Sur les moyens qui t'ont fait réussir.
Il faut toujours, sur cet étrange sol,
Bien mesurer son pas, s'il doit enfin
Vous amener au but. Celui qui sert
Uniquement les intérêts d'un maître,
Se trouve à Rome fort embarrassé;
Rome accapare tout, ne donne rien;

Ceux qui s'y rendent pour solliciter
N'obtiennent rien à moins d'y apporter
L'équivalent de leur demande; heureux
Encor, s'ils réussissent à ce prix.

Antonio.

Ce n'est ni par mon art ni ma conduite
Que j'ai rempli, seigneur, tes volontés.
Car quel est l'homme habile qui ne trouve
Son maître au Vatican? Mais bien des choses
Qui se réunissaient pour notre bien
Ont dû servir nos intérêts. Grégoire
T'estime, il te salue et te bénit.
Ce beau vieillard, le plus recommandable
De ceux qui sont chargés de la couronne,
Il se rappelle avec plaisir le temps
Où dans ses bras il te serrait. Cet homme,
Qui apprécie les hommes, te connaît
Et fait de toi un magnifique éloge.
Il fit beaucoup par amitié pour toi.

Alphonse.

Je suis sensible à ses bons sentiments,
Pourvu qu'ils soient sincères. Mais tu sais
Que les royaumes, vus du Vatican,
Sont bien chétifs; les princes et les hommes
Le sont par conséquent bien plus encore.
Avoue-moi donc ce qui a concouru
Le plus à amener ces beaux succès.

Antonio.

Eh, bien, s'il faut le dire, c'est surtout
Le sens exquis du pape. Il voit en grand
Ce qui est grand, et en petit ce qui
Est en effet petit. Pour commander
A l'univers, il cède avec plaisir
A ses voisins. Ce mince bout de terre
Qu'il t'abandonne, il sait l'apprécier
Tout aussi juste que ton amitié.
Il veut que l'Italie soit en repos,
Ne veut que des amis pour ses voisins;
Il veut fixer la paix à ses frontières,
Pour que les forces de la chrétienté,
Que sa puissante main gouverne, abattent
Ici les Turcs et là les hérétiques.

La princesse.

Sait-on quels sont les hommes qu'il honore
Le plus de sa faveur, ses familiers?

Antonio.

Seul, l'homme expert possède son oreille,
Seul, l'homme actif possède sa faveur,
Sa confiance. Lui, qui a servi
L'Etat dès sa jeunesse, en est le maître
En ce moment. Il influence encore
Les cours qu'en qualité d'ambassadeur
Il a connues jadis et dirigées
Plus d'une fois. Le monde entier se montre
Aussi lucidement devant ses yeux
Que l'avantage de son propre Etat.
Le voyez-vous agir, vous le louez,
Et l'on se félicite quand le temps
Découvre enfin ce qu'il a préparé
Depuis longtemps, ce qu'il a accompli
Dans le silence. Aucun spectacle au monde
Ne vaut celui d'un prince qui gouverne
Avec prudence, ou d'un pays où tous
Sont fiers de se soumettre, et où chacun
Croit n'obéir qu'à soi, puisqu'à chacun
On n'y commande que ce qui est juste.

Léonore.

Que je désirerais le voir de près,
Ce monde merveilleux!

Alphonse.

Pour y jouer,
Je pense, un rôle actif? Car Léonore
Ne peut se contenter du simple rôle
De spectateur. Ah, le gentil plaisir,
Si nous pouvions parfois, à notre tour,
Mêler aux graves intérêts d'Etat
Ces belles mains. N'est-il pas vrai?

Léonore.

Tu tâches
De me fâcher; tu n'y parviendras pas.

Alphonse.

Je suis depuis longtemps ton débiteur.

Léonore.

Eh bien, tu me paires un autre jour.
Pardonne, et n'interromps plus mes demandes.
(A Antonio)
N'a-t-il pas fait beaucoup pour ses neveux?

Antonio.

Ni plus ni moins qu'il ne devait le faire.
L'homme au pouvoir qui ne sait pas veiller
Au bien de sa maison, le peuple même
Le blâme. Aussi Grégoire sait servir
Avec mesure et sans éclat les siens,
Qui servent à leur tour l'Etat en hommes
De grand mérite. Ainsi du même coup
Le pape satisfait à deux devoirs
Qui sont étroitement liés ensemble.

Le Tasse.

Les sciences, les beaux arts jouissent-ils
De sa protection? Suit-il l'exemple
Des princes distingués des temps passés?

Antonio.

Grégoire honore la science en tant
Qu'elle est utile, qu'elle enseigne aux hommes
A gouverner l'Etat et à connaître
Les peuples; il estime l'art en tant
Qu'il sert à décorer sa belle Rome,
Qu'il sert à faire d'un palais, d'un temple
Une œuvre merveilleuse. Autour de lui,
Il faut que tout travaille, et si l'on veut
Compter pour quelque chose auprès de lui,
Il faut agir, il faut se rendre utile.

Alphonse.

Enfin crois-tu que nous puissions bientôt
Conclure ce traité? que sur la fin
Il ne survienne quelque obstacle encore?

Antonio.

Ou je me trompe fort, seigneur, ou bien
Ta signature et quelques lettres vont
Mettre à jamais un terme à ces discordes.

Alphonse.

Eh bien, je puis donc regarder ces jours
Comme une époque heureuse et de conquête.
Ne vois-je pas s'étendre mes frontières?
Je les vois assurées pour l'avenir.
Ce résultat heureux, tu l'as atteint,
Sans recourir aux armes. La couronne
Civique est due à ce mérite rare.
Aussi je veux qu'un de ces jours nos femmes
T'en tressent une des premiers rameaux
De chêne, et te la posent sur la tête
Par la plus belle de ces matinées.
Le Tasse vient de m'enrichir aussi;
Il a conquis pour nous Jérusalem,
Et confondant la chrétienté moderne,
A force de courage et d'énergie,
A force de constance il a atteint
Un but si haut, si éloigné. Pour prix
De ses efforts, tu le vois couronné.

Antonio.

Voilà donc cette énigme résolue.
J'étais surpris de voir, en arrivant,
Deux têtes couronnées.

Le Tasse.

Si mon bonheur
S'offre à tes yeux ici, je voudrais bien
Que de ces mêmes yeux tu pusses voir
Aussi l'excès de ma confusion.

Antonio.

Ah, je savais depuis longtemps qu'Alphonse,
En fait de récompenses, ne connaît

Point de mesure, et tu obtiens de lui
Ce qu'il a fait pour tous les siens déjà.

La princesse.

Tu ne nous trouveras que modérés
Et justes, quand tu connaîtras son œuvre.
Tu ne nous vois ici que les premiers
Témoins secrets des applaudissements
Que lui accordera le monde entier,
Et qu'au centuple lui décerneront
Les siècles à venir.

Antonio.

Grâce à vous seuls,
Sa gloire est assurée. Qui oserait
Douter, quand vous avez fait son éloge?
Mais, dites-moi, qui a placé ces fleurs
Au front de l'Arioste?

Léonore.

Cette main.

Antonio.

Elle a bien fait. Ces fleurs le parent mieux
Que ne ferait le fier laurier lui-même.
Ainsi que la nature a revêtu
D'un vert tapis tout émaillé de fleurs
Son sein fécond, de même l'Arioste
Recouvre des prestiges de la fable
Tout ce qui seul peut faire respecter,
Peut faire aimer les hommes. La raison,
La satisfaction, l'expérience,
La force de l'esprit et le bon goût,
Le sens exquis pour le vrai beau paraissent
Spiritualisés dans ses poëmes
Et personnifiés tout à la fois;
Tout semble mollement s'y reposer
Au sein des arbres fleurissants, qui lancent
Partout la neige de leurs fleurs légères.
Tout y paraît de roses couronné,
Tandisque, comme par enchantement,
Les jeux folâtres des Amours voltigent
Bizarrement tout à l'entour. Non loin
La source d'abondance fait entendre
Son doux murmure, et nous fait entrevoir
De merveilleux poissons. Les airs s'emplissent
D'oiseaux étranges: les prairies, les bois
Soudain se peuplent de troupeaux fantasques.
L'espièglerie est aux aguets, à peine
Cachée par le feuillage. La sagesse,
Parfois, du fond de son nuage d'or,
Fait retentir ses vérités sublimes,
Tandisque la folie, tout en semblant
S'abandonner à des transports sauvages,
Modère, sur un luth harmonieux,
Sa fougue, et sait observer la mesure.
Celui qui ose mesurer ses forces
Avec un tel rival mériterait
Déjà pour son audace la couronne.
Pardon, si je suis inspiré moi-même,
Et si, comme en extase, je ne puis
Songer au temps, au lieu, à mes paroles.
C'est que tous ces poëtes, ces couronnes,
L'étrange habit de fête de ces dames,
Tout me transporte dans un autre monde.

La princesse.

Celui qui sait si bien apprécier
Les qualités de l'un, pourrait-il être
Aveugle sur les qualités de l'autre?
Un jour tu nous indiqueras dans l'œuvre
Du Tasse ce que nous avons senti,
Et dont toi seul, tu sais te rendre compte.

Alphonse.

Suis-moi, Antonio. J'ai bien des choses
Que je suis curieux d'apprendre, encore
A demander. Puis tu appartiendras
Aux dames jusqu'au soir. Partons. — Adieu.
(Antonio suit le prince. Le Tasse s'éloigne avec les dames.)

Schul-Nachrichten.

Gymnasium Carolinum.

I. Chronik des Gymnasiums von Ostern 18⁶⁶/₆₇.

Das Schuljahr begann am 9. April a. pr. mit der Aufnahme der Neuangemeldeten.

Im Lehrer-Collegium traten im Beginn des Schuljahrs und während desselben einige Veränderungen ein, indem zunächst der Lehrer Leo Milarch, welcher seit dem 4. Mai 1839 an unsrer Anstalt, namentlich als Ordinarius von Quarta, thätig gewesen war, in Folge Allerhöchster Entschliessung pensionirt, und in diese vacante Stelle der Lehrer Wendt befördert wurde. An des Letzteren Stelle trat dann der bisherige wissenschaftliche Hilfslehrer Langbein. Leider wurde aber auch dieses Collegen Wirksamkeit im Laufe des Jahres noch der Anstalt entzogen, indem er in ein Pfarramt gewählt wurde und deshalb mit dem 10. Novbr. seine Thätigkeit am Gymnasium einstellen musste. Er schied am 16. Nvbr., nachdem er in der Morgenandacht an Lehrer und Schüler noch ein herzliches Wort gerichtet, von uns, begleitet von unsern aufrichtigen Segenswünschen.

Auf Grund Allerhöchster Entschliessung ward in die nunmehr erledigte letzte ordentliche Lehrerstelle der Cand. min. Victor Ernst Adolf Praefcke berufen, welcher bereits seit d. 12. Nvbr. die Lectionen des Lehrers Langbein übernahm und am 26. Nvbr. in Folge höherer Verfügung von dem Unterzeichneten verpflichtet wurde. Der neueingetretene College Praefcke ist geb. zu Weitin bei Neubrandenburg am 1. Juli 1842, Sohn des dortigen Pastors, besuchte d. Gymnasium zu Neubrandenburg von Ostern 1856 bis Mich. 1860, worauf er bis Mich. 1863 in Erlangen, Berlin und Rostock Theologie studirte. Hierauf war er 3 Jahre lang als Hauslehrer im Schwerinschen beschäftigt und absolvirte während dieser Zeit die vorgeschriebenen beiden theologischen Prüfungen. —

Anderweitige Störungen im Unterricht brachten häufigere, zum Theil anhaltende Krankheiten einzelner Lehrer. — Gebe Gott, dass das künftige Schuljahr uns allen eine stetigere Thätigkeit gestattet.

Schliesslich noch ein Wort herzlichen Dankes für die Liebesgaben, die mir auch im Laufe des letzten Jahres für das stipend. Carolin. eingehändigt worden sind. Es sind mir nämlich übergeben worden

1. von dem Sec. *Mewis* . . . . 2 Thlr.
2. „ „ „ *Joh. Becker* . . 2 „
3. „ „ Abitur. *Scharenberg* . 3 „
4. „ „ Prim. *Roloff* . . . . 5 „

II. Uebersicht der Lehrgegenstände. Ostern 18⁶⁶/₆₇.

Prima.

Classenlehrer: Schulrath Dr. Schmidt.

Lateinisch. Tac. Agricola. Cic. Brut. 1—15, dann mit Auswahl. 3 St. Hor. Carm. I. u. Sat. I, 1. 6. 9. (Repet. der vita Hor.) 2 St. Correctur der Aufsätze, Exercitia (nach Seyff. Material.) und Extemp. (monatlich je 2). Stilistik und Grammatik 3 St. *Schmidt.*

Die Themata zu den lat. Aufsätzen waren: 1. a) Quibus rebus factum est, ut Athenienses expeditionem in Siciliam suscipiendam ducerent. b) Bellum Peloponnesiacum quibus conflatum rebus est. 2. a) Cur senectus plerisque hominibus misera videatur, exponitur. b) Quorum potissimum virorum virtute factum est, ut impetus Persarum a Graecia propulsarentur. 3. a) Quae potissimum C. Jul. Caesarem in appetendo summo imperio adiuverint, exponitur. b) Una saepe clade universa concidit civitas summumque imperium. (Classenaufsatz). 4. a) Quod Demosthenes in orat. de Cherson. §. 42 de Atheniensibus dicit, quam vere dixerit, demonstratur, exemplisque comprobatur. b) Quanta sit fortunae inconstantia, Romanorum maxime virorum exemplis demonstratur. 5. C. Marius, summis laudibus et honoribus ornatus, quibus maxime rebus potentiam suam auctoritatemque perdidit nominisque splendorem maculavit? 6) *παῦροι γάρ τοι παῖδες ὁμοῖοι πατρὶ πέλονται, Οἱ πλέονες κακίους, παῦροι δέ τε πατρὸς ἀρείους.* 7. Ea fato quodam data Romanis sors fuit, ut magnis omnibus bellis victi vincerent. (Liv. 26, 41). 8. a) Alcibiades suis magis cupiditatibus quam patriae commodis servivit. b) Pausanias magnam belli gloriam turpi morte maculavit (Nep. Paus. 5.). 9. Funestior nulla existit civitatibus pestis discordia civili. (Classenaufsatz). 10. a) Quod Horatius dicit, „exegisse sese monumentum aere perennius,“ quo iure dixisse videatur. b) Ovidianum illud: „non minor est virtus quam quaerere parta tueri,“ quam pauci secuti sint, exponitur.

Griechisch. Im S. Hom. Il. XII—XVII., im W. die ersten philippischen Reden des Dem. 3 St. Exerc. und Extemp. (monatlich je 2). 1 St. *Ladewig.* Im S. Thuc. VI, 89—VII, 21. Im W. Soph. Oed. Col. 2 St. *Schmidt.*

Deutsch. Gelesen wurden Lessing's Abhandlungen über die Fabel und Laocoon. 2 St. Correctur der Aufsätze 1 St. *Michaelis.*

Die Themata zu den Aufsätzen waren: 1. Ueber den Reiz des Verbotenen. 2. Wodurch lässt sich die Thatsache erklären, dass die ersten Verkündiger einer Wahrheit so oft die Opfer derselben geworden sind? 3. Wer etwas Treffliches leisten will, Hätt' gern was Grosses ge-

boren, Der sammle still und unerschlafft Im kleinsten Punkte die höchste Kraft. 4. Ueber das Wesen der Fabel. (Nach Lessing.) 5. De mortuis nil nisi bene. 6. Warum sind die verdienstvollsten Männer in der Regel die bescheidensten? 7. Der wahre Werth des Menschen beruht nicht auf dem Reichthum seiner Geistesgaben, sondern auf der Treue, mit welcher er dieselben pflegt. (Classenarbeit). 8. Ueber den Luxus.

Französisch. Freie Aufsätze abwechselnd mit Exercitien. Gelesen: Scribe, La camaraderie und Racine, Britannicus, acte I—IV. Aus dem Deutschen wurde mündlich übersetzt Probst Uebungsbuch, zweiter Theil, p. 51—92. 2 St. *Villatte.*

Hebräisch. I. S.: Repetition der hebräischen Formenlehre und Syntax nach Gesenius Grammatik. Gelesen wurde Jud. 1—9, die poetischen Stücke in den geschichtlichen Büchern des a. T. und ausgewählte Psalmen. Alle 14 Tage ein Exercitium aus Brückners Hülfsbuch. 2 St. *Wendt.*

Religion. Im S.: Erklärung des ersten Corintherbriefes. — Im W.: Einleitung in die paulinischen Briefe. 2 St. *Wendt.*

Mathematik. Im S.: Trigonometrische Auflösung der Gleichungen des 2ten Grades, geometrische und arithmetische Reihen, Zinseszins- und Rentenrechnung, Combinationen und binomischer Lehrsatz. 3 St. Repetition der ebenen Trigonometrie und der Lehre von den Logarithmen. 1 St. — Im W.: Kegelschnitte. 4 St. — *Füldner.*

Physik. Im S.: Wärmelehre. — Im W.: Gleichgewicht und Bewegung der Körper, besonders Gleichg. paralleler Kräfte und Lehre vom Schwerpunkt. 2 St. — *Füldner.*

Geschichte. Im S.: Neueste Geschichte vom Ende der franz. Revolution bis 1815. Im W.: Von der Völkerwanderung bis zur Regierung des deutschen Königs Conrad III. 3 St. *Michaelis.*

Secunda.

Classenlehrer: Prof. Dr. Ladewig.

Lateinisch. Schullectüre: Liv. XXI. Cic. p. r. Dej. und p. Mil. 3 St. Controle der Privatlectüre (Liv. I. und XXII. Cic. Verr. IV, 1—30). 1 St. Grammatik nach Meiring. Repet. des Curs. von Tertia und die Lehre von der grammat. Geltung der nom. und pron. (§. 895—960). 1 St. Exerc. und Extemp. 2 St. *Ladewig.* — Virgil Aen. V, 360—VII, 106. 2 St. *Michaelis.*

Griechisch. Xen. anab. I. Lysias, or. XII. XXIV. XXV. 2 St. Gramm. nach Seyffert's Hauptregeln der Syntax, §. 1—45. 1 St. Exerc. u. Extemp. 1 St. *Ladewig.* — Homer Odyss. IX, 215—XII, 390. 2 St. *Michaelis.*

Deutsch. Gelesen wurde von Schiller: Die Piccolomini, Wallenstein's Tod und die Jungfrau von Orleans. 2 St. Correctur der Aufsätze. 1 St. *Michaelis.*

Die Themata der Aufsätze waren: 1. Es liebt die Welt das Strahlende zu schwärzen etc. 2. Das Gesetz ist der Freund des Schwachen. 3. Woher kommt es, dass das Wetter so häufig Gegenstand der Unterhaltung wird? 4. Welche Folgen würde die Kenntniss der Zukunft für den Menschen haben? 4. Wodurch wurde Wallenstein's Entschluss, vom Kaiser abzufallen, zur Reife gebracht? — Nach Schiller's Wallenst. 6. Buttler und Isolani. Eine Vergleichung nach Schiller. 7. Der Seelenkampf des Max Piccolomini. 8. Unrecht Gut gedeihet nicht.

Französisch. Syntax nach Ploetz. Alle 14 Tage ein Exercitium. Gelesen aus Wildermuth's Chrestomathie Curs. II. p. 405—435 u. 1—64. 2 St. *Villatte.*

Hebräisch. Die hebräische Formenlehre nach Gesenius Grammatik gelernt, und eingeübt nach Maurers Uebersetzungsbuch. Allwöchentlich ein Exercitium. 2 St. *Wendt.*

Religion. Kirchengeschichte. Im Sommer alte, im Winter mittlere und neue. 2 St. Bis Anf. Nvbr. *Langbein,* dann *Praefcke.*

Mathematik. Im S. Potenzen, Wurzeln, Logarithmen, Gleichungen des ersten Grades mit einer und mehreren unbekannten Grössen. 4 St. — Im W. Gleichungen des 2ten Grades mit einer unbek. Gr. 1 St. Trigonometrie. Bis Neujahr 3, dann 2 St. *Füldner.*

Physik. Gleichgewicht und Bewegung flüssiger und gasförmiger Körper. 1 St. bis Neujahr; dann Chemie 2 St. *Füldner.*

Geschichte. Römische Geschichte bis zum Tode des Augustus. 3 St. *Ladewig.*

Tertia.

Classenlehrer: Prof. Dr. Michaelis.

Lateinisch. Caes. de b. G. VI. VII, 35. 3 St. Repet. einzelner Abschnitte der Formenlehre, besonders Erlernung der unregelm. Verba; Wiederholung der Casuslehre, Einübung der gesammten übrigen Syntax, nach Siberti-Meiring. 1 St. Vocabellernen und mündliche Uebersetzungen nach Ostermann; Correctur der Exercitien und Anfertigung von Extemporalien (monatl. je 2). 3 St. *Schmidt.* — Ovid. Met. XIII, 123—398, 732—897, 917—963. 1 St. Prosodik und Uebungen in der Bildung von Hexametern und Distichen. 1 St. *Michaelis.*

Griechisch. Gottschick's Lesebuch S. 164—191. Repetition einzelner Abschnitte des Cursus von Quarta; verba liquida, unregelmässige auf ω und verba auf μι. Von Weihnachten an Elemente der homer. Formenlehre erläutert und eingeübt an Hom. Odyss. X, 133—335. Wöchentl. Correctur der mit einander abwechselnden Exercit. und Extemp. 5 St. *Michaelis.*

Deutsch. Im S.: Lectüre aus Hopf und Paulsiek, Lesebuch für Tertia. Im W. wurde Körner's Zriny und Schiller's Wilhelm Tell gelesen. Declamationen, Disponirübungen. Alle 3 Wochen ein Aufsatz. 2 St. *Wendt.*

Französisch. Repetition der unregelmässigen Verba. Grammatik nach Ploetz Lect. 24—38 und 70—72. Alle 14 Tage ein Exercitium. Gelesen aus Ploetz Lect. chois. p. 11—29 und 121—162. 2 St. *Villatte.*

Religion. Ausführliche Erklärung des 2. und 3. Hauptstückes nach dem Landeskatechismus, Repetition der übrigen Hauptstücke. Kirchenlieder im Anschluss an das Kirchenjahr wurden auswendig gelernt. 2 St. *Wendt.*

Mathematik. Arithmetik: Gesetze der Addition, Subtraction, Multiplication und Division; Buchstabenrechnung; Theilbarkeit der Zahlen. 2 St. Planimetrie: Aehnlichkeit und Flächenberechnung ebener Figuren; Rectification und Quadratur des Kreises. 2 St. *Füldner.*

Naturgeschichte. Im S. Botanik, im W. Weichthiere, dann Mineralogie. 1 St. *Füldner.*

Geschichte. Neuere Geschichte von der Reformation bis zu den Freiheitskriegen. 2 St. *Wendt.*

Geographie. Im S. Elemente der mathem. Geographie, im W. Asien, Africa, Australien. 2 St. — *Füldner.*

Quarta.

Classenlehrer: Lehrer Wendt.

Lateinisch. Repetition der unregelmässigen Formenlehre, Syntax nach Meiring 380—576, nebst den wichtigsten Regeln über den Acc. c. inf. und den conj. bei Conjunctionen. Lectüre aus Schmidt II, C (Mythologie), dann Corn. Nepos: XIX—XXV. — Mündliche Uebersetzungsübungen aus dem Deutschen in's Lat. nach Ostermann III. Alle 14 Tage ein Exercitium, theils nach Ostermann, theils nach Dictaten. Wöchentl. ein Extemporale. Vocabellernen nach Ostermann. 8 St. Bis Anf. Nvbr. *Langbein,* dann *Praefcke.*

Griechisch. Die griechische Formenlehre bis zu den verbis contractis, nach Berger's Grammatik. Aus Gottschicks Lesebuch wurden die dahin einschlagenden Lesestücke übersetzt. Jede Woche ein Extemporale. 5 St. *Wendt.*

Deutsch. Lectüre aus Hopf und Paulsiek, Lesebuch für Quarta. Erklärung des Gelesenen in Bezug auf Inhalt, Satzbau, Versmaass etc., Declamationsübungen. Alle 14 Tage ein Aufsatz. 2 St. *Wendt.*

Französisch. Regelmässige und unregelmässige Formenlehre und die Fürwörter nach Villatte's Lehr- und Lesebuche. Alle 14 Tage ein Exercitium. Häufige Extemporalien. Gelesen aus demselben Buche p. 140—174. 3 St. *Villatte.*

Religion. Ausführliche Erklärung des 1. Hauptstückes nach dem Landeskatechismus. Repetition der übrigen Hauptstücke, Kirchenlieder im Anschluss an das Kirchenjahr und Psalmen wurden gelernt. 2 St. *Wendt.*

Mathematik. Arithmetik: Decimalbrüche, Ausziehung der Quadratwurzel, Proportionen. 1 St. — Planimetrie bis zur Aehnlichkeit der Figuren. 2 St. *Füldner.*

Naturgeschichte. Im S. Botanik, im W. Säugethiere. 1 St. *Füldner.*

Geschichte. Im S.: Griechische Geschichte. Im W.: römische Geschichte. 2 St. *Wendt.*

Geographie. Europa mit Ausschluss Deutschlands, nach Daniel. 2 St. *Villatte.*

Quinta (Vorbereitungsclasse).

Classenlehrer: Lehrer Villatte.

Lateinisch. Regelmässige und unregelmässige Formenlehre nach Meiring. Uebersetzt aus Ostermann's Uebungsbuch Abth. II. p. 1—103. Wöchentlich ein Exercitium oder Extemporale. 8 St. *Villatte.*

Deutsch. Lectüre aus Hopf und Paulsiek's deutsch. Lesebuch. I. Th., 2. Abthl. Alle 14 Tage Aufsätze, abwechselnd alle 4 Wochen mit Classenarbeiten. Declamationsübungen. 2 St. Bis Anf. Nvbr. *Langbein,* dann *Praefcke.*

Französisch. Regelmässige Formenlehre nach Villatte's Lehr- u. Lesebuche. Gelesen u. übersetzt §. 1—56 und die zusammenhängenden Lesestücke p. 110—115. 2 St. *Villatte.*

Religion. Bibl. Geschichte alten und neuen Testaments nach Zahn's Historien. Memoriren

von Bibelsprüchen und Kirchenliedern, verbunden mit beständiger Repet. des kl. luth. Katech. Alle 4 Wochen ein Extemp. 3 St. Bis Anf. Nvbr. *Langbein*, dann *Praefcke*.

Mathematik. Planimetrische Vorbegriffe nach H. Seeger's Leitfaden. 2 St. *Knebuss*.

Rechnen. Regeldetri, Gesellschaftsrechnung, zusammengesetzte Regeldetri, einfache Zins-, Rabatt-, Disconto- und Terminrechnung, Mischungs- und Kettenrechnung nach Scheidemann. 3. u. 4. Heft. Kopfrechnen. 4 St. *Knebuss*.

Geographie. Uebersicht über die ganze Erde; specielle Geogr. von Mecklenburg nach dem Allgem. Umriss. 2 St. *Villatte*.

Schönschreiben. Kleine Geschäftsaufsätze wurden nach dem Takte geschrieben. 3 St. *Trottnow*.

Gesang. Fortsetzung der Treffübungen; Choräle, Volkslieder, Turnerlieder geübt. 2 St. *Zander*.

Im Gesange wurden die combinirten Gymnasialclassen wöchentlich 2 Stunden von dem Cantor *Zander* unterrichtet.

Unterricht im Zeichnen ertheilt privatim der Lehrer der Realschule, Herr *Langmann* in 2 wöchentlichen Stunden, in der englischen Sprache ebenso Lehrer *Füldner*. Derselbe leitet auch die Turnübungen, welche im Sommerhalbjahre an 2 Nachmittagen stattfinden.

III. Statistische Nachrichten.

Am Michaelistermin 1866 und zu Ostern 1867 bestand je ein Primaner die Abiturientenprüfung, nemlich

a) Michaelis 1866: *Fritz Scharenberg*, Sohn des Justiz-Canzlei- und Consistorial-Secretairs Herrn Scharenberg hier, 20 Jahr alt. Er war $8\frac{1}{2}$ Jahr Schüler des Gymnasiums, davon $3\frac{1}{2}$ Jahr Mitglied der Prima; er studirt die Rechte in Heidelberg.

b) zu Ostern d. J.: *Anton Willert*, Sohn des Bürgermeisters Herrn Willert in Wesenberg, $18\frac{1}{4}$ Jahr alt. Er gehörte $6\frac{1}{2}$ Jahr dem Gymnasium an, davon 3 Jahr der Prima; er wird die Rechte in Heidelberg studiren.

Die Themata, die bearbeitet wurden, waren

a) zu Michael 1866

1) im Deutschen: Worin ist die Thatsache begründet, dass die Jugend so leicht Freundschaften schliesst?

2) im Lateinischen: C. Marius, summis laudibus et honoribus ornatus, quibus rebus potentiam suam auctoritatemque perdiderit nominisque splendorem maculaverit.

b) zu Ostern d. J.

1) im Deutschen: Ehrfurcht vor dem Alter, eine Pflicht der Jugend.

2) im Lateinischen: Quomodo factum est, ut Horatius Flaccus, quum apud Philippos propugnator exstitisset liberae reipublicae, et familiarissimus fieret Maecenati et Augusti laudator.

Im Laufe dieses Jahres verliessen ausserdem folgende Schüler die Anstalt:

Ostern 1866: der Tertianer *Wetzstein* (Realschule), die Quartaner *Milarch* (Realschule), *Dobbelow* (Gymnasium in Friedland), *Achenwall* (Gymnasium in Prenzlau), *v. Fabrice*, *Nebe* (Realschule), ausser den nach der Realschule versetzten Schülern aus Quinta die Quintaner: *Holzhauer*, *Ahlgrimm* und *Achenwall*.

Johannis 1866: der Secundaner *Johannes Becker* aus Ankershagen (Postfach), der Quartaner *v. Nordenflycht* wegen Krankheit.

Michaelis 1866: die Primaner *Scheel* und *Moldenhauer* (Gymnasium in Rostock), die Primaner *Hamann* und *Roloff* (Gymnasium in Neuruppin), der Tertianer *Pagel* (Realschule).

Zwischen Michaelis und Weihnachten 1866: der Secundaner *Krüger* (Kaufmann), der Secundaner *v. Ramin* (Militair), der Quartaner *v. Wenckstern* (Schnepfenthal).

Kurz vor Ostern: der Prim. *Jahn* (Gymn. in Rostock) und der Sec. *Hintze*. Durch den Tod verlor die Anstalt den Tert. *Classow* von hier. Er starb nach längerem Brustleiden an einem Blutsturz am 14. April 1866.

Mit Genehmigung des Grossherzogl. Consistoriums empfingen folgende Schüler das benef. des Denkschen Stipend. im Betrage von 11 Thlrn. Courant:

zu Ostern 1866: die Secundaner *Rieck*, *König* und der Tertianer *Beckström*.

zu Michaelis 1866: dieselben.

Die Schülerzahl des Gymnasii mit Einschluss der Vorbereitungsclasse (Quinta) betrug in dem letzten Jahre:

	Von Ostern 1866 bis Johannis 1866.		Von Johannis 1866 bis Michaelis 1866.		Von Michaelis 1866 bis Weihnachten 1866.		Von Weihnacht. 1866 bis Ostern 1867.	
	Einheim.	Fremde.	Einheim.	Fremde.	Einheim.	Fremde.	Einheim.	Fremde.
Prima	9	5	9	5	6	6	6	6
Secunda	7	11	7	10	5	9	4	8
Tertia	14	9	13	9	14	8	14	8
Quarta	17	12	16	12	14	12	13	12
Quinta	40	14	40	15	40	15	40	15
Summa	87	51	85	51	79	50	77	49

IV. Bibliothek.

Die Bibliothek erhielt an Geschenken:

1. Durch die Gnade Sr. Königl. Hoheit des Grossherzogs: Pertz Monum. Germ. histor. Bd. XIX.

2. Vom Herrn Prof. *Ladewig:*
P. Vergilii Maronis Opera cum delectu variae lectionis ed. Th. Ladewig. Berolini 1866.
3. Von den Abit. *Wetzstein* und *Scharenberg* je 3 Thlr., vom abgeg. Primaner *Roloff* 3 Thlr., vom abgeg. Tertianer *Wetzstein* 2 Thlr.

Elementar-Schule.

Uebersicht der Lehrgegenstände. Ostern 18⁶⁶/₆₇.

Erste Classe (Abschlussclasse).

Classenlehrer: Lehrer Trottnow.

Religion. 4 St. Katechismus: Hauptstück II. u. III.; die Sprüche dazu auswendig gelernt. Wiederholung der biblischen Geschichte n. T. *Zander.*

Deutsch. 4 St. Aufsätze und hierbei gelegentlich die nöthige Belehrung aus der Grammatik. *Wesemann.*

Rechnen. 4 St. Nach Scheidemann 3. u. 4. Heft. *Trottnow.*

Geometrie. 1 St. Zeichnen von geometrischen Figuren und Berechnung von Flächen und Körpern. *Trottnow.*

Naturgeschichte. 2 St. Nach Crüger's Naturlehre für Elementarschulen. *Trottnow.*

Geographie. 2 St. Das Wichtigste der 5 Erdtheile; dann Deutschland und Mecklenburg. *Trottnow.*

Geschichte. 1 St. Von der Reformation bis zum siebenjährigen Kriege. *Trottnow.*

Lesen. 1 St. Biblische Geschichten. *Wesemann.*

Schreiben. 3 St. Geschäftsaufsätze und Gedichte nach dem Takte. *Trottnow.*

Zeichnen. 2 St. Nach Vorlegeblättern. *Trottnow.*

Singen. 2 St. Choräle und Volkslieder. *Zander.*

Zweite Classe (Sexta).

Classenlehrer: Lehrer Langbein, seit dem 12. Nov. 1866 Praefcke.

Religion. 3 St. Biblische Geschichten a. und n. Testaments. Hierzu gehörige Bibelsprüche, sowie die 5 Hauptstücke des Katechismus, die biblischen Bücher und die vorzüglichsten messianischen Weissagungen wurden auswendig gelernt. *Wesemann.*

Deutsch. 6 St. Lehre vom zusammengesetzten Satze; wöchentlich ein Aufsatz. Deklamation. 4 St. *Trottnow.* Orthographische Uebungen. 2 St. *Knebuss.*

Lateinisch. 8 St. Regelmässige Formenlehre nach Meiring. Uebersetzungen aus Ostermann's Uebungsbuche für Sexta. Alle 14 Tage ein Extemporale. Vocabellernen nach Ostermann. Bis Anfang November *Langbein,* dann *Praefcke.*

Lesen. 1 St. Benutzt wurde: Deutsches Lesebuch für Gymnasien etc. von Hopf und Paulsiek. *Kankelwitz.*

Rechnen. 4 St. Die Bruchrechnung nach Scheidemann. 3. Heft. *Knebuss.*

Schreiben. 3 St. Taktschreiben nach Vorschrift an der Wandtafel. *Kankelwitz.*

Singen. 2 St. Choräle und Lieder geübt. Kenntniss der Noten und Treffübungen. *Zander.*

Dritte Classe (Septima).

Classenlehrer: Lehrer Knebuss.

Religion. 3 St. Biblische Geschichten a. T. und die Weihnachtsgeschichte. Hierher gehörige Bibelsprüche und die vier ersten Hauptstücke des Katechismus wurden auswendig gelernt. *Wesemann.*

Lesen. 5 St. Benutzt wurde: Deutsches Lesebuch für das mittlere Kindesalter v. K. Seltzsam und L. Seltzsam. *Knebuss.*

Schönschreiben. 4 St. Taktschreiben nach Vorschrift an der Wandtafel. *Kankelwitz.*

Rechnen. 6 St. Das Dividiren mit grossen Zahlen und die vier Spec. mit mehrfach benannten Zahlen nach Scheidemann. 1. u. 2. Heft. *Knebuss.*

Deutsch. 6 St. Wortlehre, Lehre vom einfach erweiterten Satze; wöchentlich ein Aufsatz. Deklamation. 4 St. *Trottnow.* Orth. Ueb. 2 St. *Knebuss.*

Singen. 2 St. Choräle und Lieder. *Zander.*

Vierte Classe (Octava).

Classenlehrer: Lehrer Wesemann.

Religion. 3 St. Bibl. Geschichten a. u. n. T. Auswendig gelernt die 10 Gebote und 12 Kirchenlieder. *Zander.*

Lesen. 5 St. Im Lesebuche von K. Seltzsam und L. Seltzsam. *Wesemann.*

Schönschreiben. 4 St. Taktschreiben nach Vorschrift an der Wandtafel. *Kankelwitz.*

Rechnen. 6 St. Numeriren, Addiren, Subtrahiren und Multipliciren nach Scheidemann. *Wesemann.*

Deutsch. 2 St. Wortlehre und Lehre vom einfachen Satze. *Kankelwitz.* Orthographie: 4 St. Zunächst einfache Wörter, dann Wortverbindungen und Sätze. *Wesemann.*

Singen. 2 St. Gehörübungen; Choräle und Lieder. *Zander.*

Die Schülerzahl der Elementarschule betrug in dem letzten Jahre:

	Von Ostern 1866 bis Johannis 1866.		Von Johannis 1866 bis Michaelis 1866.		Von Michaelis 1866 bis Weihnachten 1866.		Von Weihnacht. 1866 bis Ostern 1867.	
	Einheim.	Fremde.	Einheim.	Fremde.	Einheim.	Fremde.	Einheim.	Fremde.
Abschlussclasse .	37	—	37	—	28	—	26	—
Sexta	44	12	44	12	42	10	42	10
Septima	65	8	64	7	63	8	63	8
Octava	70	3	71	3	68	5	69	5
Summa . . .	216	23	216	22	201	23	200	23

V. Schulschluss.

Das Schuljahr schliesst mit der mündlichen Prüfung und Bekanntmachung der Versetzung am 11. April, und der Prüfung der Elementarschule am 12. ejusd. Das neue Schuljahr beginnt mit dem 29. April, an welchem Tage von früh 8 Uhr ab die Prüfung der Neuangemeldeten stattfinden wird. —

Dr. Schmidt.

Vertheilung der Lehrstunden unter die Lehrer.

Lehrer.	Gymnasium.					Elementar-Schule.				Summa der Stunden.
	Prima.	Secunda.	Tertia.	Quarta.	Quinta.	I. Classe.	II. Cl. (VI.)	III. Cl. (VII.)	IV. Cl. (VIII.)	
1. Schulrath Dr. *Schmidt.*	8 Lat. 2 Griech.	.	7 Lat.	.	.	.	.	.	.	17
2. Prof. Dr. *Ladewig.*	4 Griech.	7 Lat. 4 Griech. 3 Gesch.	.	.	.	.	.	.	.	18
3. Prof. Dr. *Michaelis.*	3 Dtsch. 3 Gesch.	2 Griech. 2 Lat. 3 Dtsch.	2 Lat. 5 Griech.	.	.	.	.	.	.	20
4. Lehrer *Füldner.*	4 Math. 2 Phys.	4 Math. 1 Phys.	4 Math. 1 Naturg. 2 Geogr.	2 Math. 1 Rechn. 1 Naturg.	.	.	.	.	.	22
7. Lehrer *Wendt.*	2 Rel. 2 Hebr.	2 Hebr.	2 Rel. 2 Gesch. 2 Dtsch.	2 Rel. 2 Gesch. 5 Griech. 2 Dtsch.	.	.	.	.	.	23
6. Lehrer *Villatte.*	2 Franz.	2 Franz.	2 Franz.	3 Franz. 2 Geogr.	2 Franz. 8 Lat. 2 Geogr.	.	.	.	.	23
5. Lehrer *Praefcke.*	.	2 Rel.	.	8 Lat.	3 Rel. 2 Dtsch.	.	8 Lat.	.	.	23
8. Lehrer *Knebuss.*	.	.	.	.	4 Rechn. 2 Math.	.	4 Rechn. 2 orth.Üb.	6 Rechn. 5 Lesen. 2 orth.Üb.	.	25
9. Lehrer *Wesemann.*	.	.	.	.	.	4 Dtsch. 1 Lesen.	3 Rel.	3 Rel.	5 Lesen. 6 Rechn. 4 orth.Üb.	26
10. Cantor *Zander.*	2 Singen. (combinirt.)				2 Singen. 2 orth.Üb.	2 Singen. 4 Rel.	2 Singen.	2 Singen.	3 Rel. 2 Singen.	21
11. Lehrer *Trottnow.*	.	.	.	.	3 Schrb.	4 Rechn. 1 Geom. 2 Naturg. 2 Geogr. 1 Gesch. 3 Schrb. 2 Zeichn.	4 Dtsch.	4 Dtsch.	.	26
12. Küster *Kankelwitz.*	.	.	.	.	.	.	1 Lesen. 3 Schrb.	4 Schrb.	4 Schrb. 2 Dtsch.	14
Summa	34	34	31	30	30	26	27	26	26	

This book is due **two weeks** from the last date stamped below, and if not **returned** at or before that time a fine of **five cents a day** will be incurred.

NOV 1 1933		

GQ85 V.71
Goethe
Le Tasse

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
133323341